

ment descriptive, nul souci de couleur locale ou de transposition d'art; mais ce que d'autant mieux ainsi ils surprendront, — grâce à l'abondance des motifs, des rythmes et des timbres, grâce aussi à un très expressif usage de la dispersion, puis de la concentration orchestrales, — ce sera l'esprit même de la campagne romaine, — une nature plus apparentée que toute autre à ce qu'il y a de plus humain et de plus extra-humain, de plus antérieur et extérieur à toute histoire et de plus irrémédiablement marqué par cette histoire. Nature déserte et surpeuplée.

Une suprême parenté romaine transparait aussi dans les *Trois Psaumes*. Non plus l'influence des sites, mais celle des œuvres. Une fidélité à l'impression qui creuse le regard quand il se lève pour la première fois vers les routes de la Sixtine. Cette réponse à l'appel du génie de Michel-Ange, on l'entend avant tout au début du premier de ces psaumes : *Du Fond de l'Abîme*, lorsque, non par des sonorités graves et appesanties mais, au contraire, par des accents suraigus et rapides, l'orchestre érige vers la future précision du Verbe, vers la prière désespérée que tout à l'heure soli et chœurs vont déployer, une vaste imploration dénuée de paroles, l'élan indéterminé de la douleur, le cri indéfini de la force humiliée.

Le sentiment de la solitude humaine en face d'une toute-puissance, voilà ce qui anime avant tout l'inspiration de Lili Boulanger, non seulement dans ces trois psaumes, mais dans le *Pie Jesu*, d'une ligne très pure et si désencombré d'ornements, qui fut chanté par M^{me} Croiza. C'est lui aussi que l'on reconnaît dans les plus belles peut-être des six *Clairières dans le Ciel*, la quatrième et la sixième, mélodies écrites sur des vers de Francis Jammes et qui furent chantées par M. Devriès. Sentiment qui n'est point uniquement chrétien et occidental et que Lili Boulanger retrouva encore quand elle composa, pour orchestre et chœurs, sa *Vieille Prière bouddhique*, qui fut exécutée à la fin de la séance. Séance qu'assombrissait un deuil, dont plus profondément que jamais on reconnaissait la cruauté.

L'orgue était tenu par M^{lle} Nadia Boulanger. La classe d'ensemble vocal du Conservatoire et l'orchestre de l'Opéra étaient dirigés par M. Henri Büsser. Les interprètes furent dignes des œuvres.
Joseph BARUZI.

Concert Marie Botty (18 janvier). — Ce très intéressant, très vivant concert permit d'apprécier tour à tour les qualités d'interprète et les qualités de professeur de M^{lle} Marie Botty. Avec un art très sûr et un sens très net de la diversité des formes musicales, M^{lle} Botty chanta en effet la *Prière d'Élisabeth* et le *Rêve d'Elsa*, de Wagner, de beaux fragments de Haydn et de Mozart, et les *Saisons* d'Henry Février. Puis, secondée par sa classe de chant, elle permit une très impeccable et très sincère exécution de l'œuvre de Chabrier : *A la Musique*. Cette exécution fut remarquablement dirigée par M. Léon Saint-Régner. MM. Henry et Jacques Février accompagnaient au piano de façon très subtile ces pages. Pendant le reste du concert, on entendit et applaudit M. Charles-René dans la *Sonate appassionata* et dans la *Douzième Rhapsodie* de Liszt, et M^{lle} Juliette Laval, dans l'*Adagio et Fugue en sol mineur* de Bach et dans la *Havanaise* de Saint-Saëns.
C. A.

Concert Léo-Pol Morin (15 janvier). — D'un récital au suivant se resserre de plus en plus la prise que Léo-Pol Morin exerce sur les œuvres, en particulier sur celles inscrites au début de ses programmes et qui jusqu'à présent avaient toujours souffert quelque peu de cette ultime hésitation où, mal assurée, la pointe dévie et glisse au long de l'écorce sans atteindre le cœur du fruit. En ce dernier concert, une hardiesse nouvelle venait affermir, dès les premières notes, une suite de *Danses allemandes* de Schubert et ne devait plus faiblir jusqu'à la dernière note de la *Bourrée* d'Albert Roussel.

Tenons gré également à Léo-Pol Morin de la place qu'il concède généreusement aux musiciens étrangers modernes : chacun de ses récitals devient une petite revue du mouve-

ment musical à travers le monde. Après deux pièces de Scriabine se déroulait la *Suite*, op. 14, du Hongrois Béla Bartok, toute secouée du galop de chevaux altiers. Puis succédaient deux *Métopes* de Karol Szymanowsky, au froid et stérile jeu de pierreries. De la même Pologne, mais porteuses d'espoirs moins chancelants, venaient diverses petites pièces d'Alexandre Tansman où s'avère une progressive libération des influences tant russes que françaises : les deux *Bagatelles* et surtout le deuxième *Nocturne* — où scintille un *mi bémol* curieusement répété — indiquent une heureuse faculté de renouvellement, un singulier pouvoir d'ordonner une complexe matière harmonique, surchargée d'agrégations en elles-mêmes peu pianistiques, mais qui, emportées dans une vivacité de rythmes, composent entre elles des figures d'une logique immédiate.
A. S.

M. Jacques Jolas, pianiste américain, est venu se perfectionner en France. Il vient de donner un concert chez Pleyel. D'un programme important, Bach, Beethoven (op. 109), Debussy, *Estampes*; Liszt, *Études* et *Rhapsodie* n° 11, je ne veux retenir que la belle *Sonate* n° 5 de Scriabine, dont l'exécution compréhensive, véhémement et passionnée, lui a valu un très grand succès. M. Jolas a un son superbe, une technique remarquable et un jeu d'une rare simplicité.
P. A.

M^{me} Alice Landolt, pianiste, nous plut surtout dans la *Fantaisie* de Chopin, qu'elle phrasa délicieusement, et les *Variations* de Brahms, écrites sur un thème de Paganini, où sa brillante virtuosité fit merveille. Le programme était complété par la *Sonate*, op. 78, de Beethoven, *Dans les Bois*, *Paraphrase sur Rigoletto*, de Liszt, qui valurent un joli succès à M^{me} Landolt.
E. V.

— M^{me} Jules Griset a donné chez elle, devant de très brillantes assistances, plusieurs représentations successives du *Roi l'a dit*. Une interprétation remarquable a contribué au succès très vif qu'a remporté l'ouvrage exquis de Léo Delibes, sous l'habile direction de M. Etienne Millot. Citons particulièrement M^{me} Marc Landolt, chanteuse experte autant que fine comédienne, M^{lles} de Fonds-Lamothe, O. Sienkiewicz, Baratte, dont les voix sont exquises, M^{me} Roger Braun, fort adroite, M. le baron Despatys, d'une spirituelle drôlerie, MM. Jean Aubert, R. Bessan. Louons particulièrement le talent dont fit preuve, au piano, M^{lle} Durand-Texte et l'agrément des danses, remarquablement réglées par M. Pierre Margueritte.

A propos du Centenaire du Romantisme

C'est du romantisme dans la poésie et au théâtre qu'il est ici question. De 1820 à 1823 paraissent les premières œuvres des grands poètes que les orages de la Révolution et de l'Empire semblent en quelque sorte avoir éveillés à la vie : en 1820, ce sont les *Premières Méditations poétiques*, de Lamartine; en 1822, les premières *Poésies* d'Alfred de Vigny, les *Odes et Poésies diverses* de Victor Hugo; en 1823, les *Nouvelles Méditations poétiques*.

Il est donc question de fêter ce centenaire. Je désire, à ce sujet, attirer l'attention des lecteurs du *Méneestrel* sur l'excellente campagne que mène dans la *Presse* M^{me} Jane Catulle-Mendès. Nul n'était plus digne de l'entreprendre et de la poursuivre. Elle lève résolument le drapeau et convie tous les poètes en qui ne s'est pas éteinte la flamme vivante du lyrisme à défendre cette grande époque de l'âme française, — de l'âme celtique, serais-je tenté de dire, — contre les attaques stupides des néo-Romains. Il serait temps d'amener sur cette question la pleine lumière et de faire enfin justice de certaines phrases imbéciles, qui feront la joie des générations futures, comme : « Le romantisme n'est qu'imagination », et : « Les romantiques, Hugo en tête, sont privés d'intelligence et de sensibilité. » Ces phrases, du dernier comique venant de gens dont la pensée ne s'élève pas et dont le cœur n'est fait que de sensualité, ris-

quent en effet de troubler la bonne conscience des masses.

Les romantiques, il est vrai, — Musset excepté, — n'intéresseront jamais sur la scène les esprits d'élite comme le font les grands classiques de tous les pays, placés sous l'égide du génie gréco-latin, ou des « inclassables » comme Shakespeare, Ibsen et Tolstoï. Nos poètes romantiques ont été tout d'abord des lyriques et des épiques. Lamartine n'a jamais songé au théâtre; les drames de Vigny y sont à peine viables; ceux de Hugo ne sont guère autre chose que des éruptions de sa prime jeunesse, — prime jeunesse qui dura quarante ans! — et des contrepoids à la poésie grave et recueillie de ses premiers livres lyriques. *Les Burgraves* seuls sont de qualité supérieure, mais ce n'est là en somme que de l'épopée dialoguée.

Il suit de ces considérations que, si l'on désire dignement fêter le romantisme, ce n'est ni *Hernani* ni *Chatterton*, — et surtout pas *Cromwell!* — encore moins *Charles VII* ou *la Tour de Nesles*, qu'il faut faire entendre au théâtre: ce sont les poèmes, baignés d'éternelle beauté, de *la Légende des Siècles*, des *Contemplations*, des *Châtiments*, ce sont certaines pages des *Harmonies*, des fragments de *la Chute d'un Ange*, c'est *Moïse*, c'est *la Colère de Samson*, c'est *la Mort du Loup*, et, si l'on tient absolument à ce que le théâtre romantique soit représenté, c'est, à côté des délicieux proverbes de Musset, telle scène foudroyante de *Torquemada* (1882), telle page exquise du *Théâtre en liberté* (1884-86).

Je ne puis faire mieux pour conclure que de citer ces lignes de M^{me} Catulle-Mendès :

J'ai reçu, au sujet de mes articles sur le Romantisme, bien somnambules pourtant, et qui ne sont encore que des allusions, de nombreuses et ardentes approbations venues de la Jeunesse poétique. J'en suis heureuse et émue. Le doute ne m'est jamais venu qu'il en pourrait être autrement. Pour dénigrer les Romantiques, il faut ou ne point les connaître, — l'ignorance étant toujours la grande coupable, — ou avoir un tempérament de sectaire jaloux de sa petite chapelle, ou une âme de roquet qui jappe au pied de l'Himalaya. Il suffira de ce Centenaire qu'on annonce et qui ne peut être que magnifiquement loyal pour balayer tout cela. Et aussi de cette « chaire Victor Hugo », qui est réclamée et qui doit exister au plus tôt. Mais, n'est-ce pas? qu'on nous comprenne bien. Nous n'avons pas du tout l'intention de dénigrer, au nom du Romantisme, n'importe quel autre effort d'art. Partout où se manifeste la beauté, en quelque formule que ce soit, nous la saluons, nous l'aimons. Ainsi obéissons-nous à nos lois. Le Romantisme, c'est *la liberté dans l'art*. Le Parnasse, c'est le *goût de la perfection* dans l'inspiration libre. Aucune contrainte. L'amour de son art et le travail acharné de son métier. Hugo salua Baudelaire. Catulle Mendès, par les Samedis populaires, aida à l'expansion du symbolisme et autres manifestations nouvelles. Aucun génie du dix-neuvième siècle ne pensa limitée à soi la Poésie. Nous ne voulons pas de discussions d'écoles. Nous respectons toute âme où vibre le miracle ailé de l'inspiration, tout esprit respectueux de sa mission.

Et M^{me} Catulle-Mendès ajoute, après avoir signalé une lettre de protestation, — la seule, — où elle est accusée « d'embarrasser les tréteaux » :

Toujours je refuserai de me cantonner dans un étroit terrain de sectarisme et de dénier les génies universels pour l'exclusif bénéfice des jeunes étoiles. Le ciel de l'art a de la place pour toutes les constellations.

Jacques HEUGEL.

L'abondance exceptionnelle des matières, occasionnée par la célébration du centenaire d'Édouard Lalo, nous oblige à ajourner au prochain numéro le Mouvement musical en Province et une partie du Mouvement musical à l'Étranger.

Le Mouvement musical à l'Étranger

ANGLETERRE

A Covent Garden, revival, par la British National Opera Company, de *l'Enlèvement au Sérail*.

Cette compagnie, récemment formée, n'a pas inscrit de pièces nouvelles à son programme. Elle n'ignore pas que

le public londonien ne se plaît guère qu'aux opéras du répertoire. On espère cependant qu'elle sera plus audacieuse l'an prochain.

— La mort récente de Miss Margaret Cooper enlève au music-hall anglais une artiste de rare valeur.

Pour la sûreté, la finesse et l'accent dramatique de ses interprétations, la presse de Londres compare le talent de Miss Margaret Cooper au talent d'Yvette Guilbert.

Maurice LÉNA.

BELGIQUE

Tournai. — Le prochain concert (premier de l'abonnement 1923) de la Société de Musique, aura lieu le dimanche 4 février, à 2 heures 1/4, à la Halle-aux-Draps, avec le concours de M^{me} Madeleine Demest, Meta Reidel, Cappe, de MM. Demest, Lucien Verroust, J. Suys et L. Vilain.

L'orchestre sera sous la direction de M. Henri de Looze.

HOLLANDE

Au vingt-septième Concert d'abonnement du Concertgebouw d'Amsterdam, M. Gérard Hekking a joué le *Concerto* pour violoncelle d'Édouard Lalo.

— Le pianiste hollandais Dirk Schäfer se fera entendre le mois prochain aux Concerts-Colonne, dans le *Cinquième Concerto* de Beethoven.

— Remis d'une longue indisposition, M. Willem Mengelberg a pu reparaitre au pupitre du Concertgebouw.

Jean CHANTAVOINE.

ÉTATS-UNIS

Deux nouvelles Manons. — Ni Lucrezia Bori, l'étoile espagnole du Metropolitan, ni Galli-Curci, l'étoile italienne de l'Auditorium, n'avaient jusqu'ici chanté ce rôle dans aucun théâtre américain; la seconde, même, ne l'avait encore chanté nulle part. Elles y ont triomphé l'une et l'autre.

— Joseph Bonnet vient d'arriver. Il reprend ses cours à l'École de Rochester.

Maurice LÉNA.

ÉCHOS ET NOUVELLES

A l'Opéra :

M. Murano, l'excellent baryton si souvent entendu dans les concerts, vient d'être engagé par M. Rouché.

— A l'Opéra-Comique, mardi dernier, reprise de *Gismonda* d'Henry Février. Gismonda ce fut M^{me} Marydorska, qui accepta au dernier moment de suppléer M^{me} Geneviève Vix, souffrante, et remporta un succès considérable comme chanteuse et comme tragédienne. Almerio, ce fut M. Lapelletrière; sa voix généreuse, si habilement nuancée, fit merveille et le public bissa avec enthousiasme sa belle phrase du second acte. M. Audouin succédait à M. Azéma. M. Henri Albers avait conservé le rôle qu'il avait créé avec tant d'autorité; il sut prouver une fois de plus que, pour un grand artiste, il n'existe pas de petits rôles. M. Dupré fut, comme toujours, excellent.

L'accueil fait par le public à l'œuvre d'Henry Février a été chaleureux, confirmant en cela le succès qui a accueilli l'œuvre lors de ses premières représentations et la faveur dont elle n'a cessé de jouir en province et à l'étranger, où elle a été représentée dans plus de cinquante villes.

— Au Trianon-Lyrique, remarquable reprise du *Mariage secret* de Cimarosa, déjà joué l'an dernier au même théâtre. L'interprétation, tout à fait au point, a aidé au succès de cette œuvre si délicate, pleine d'esprit et de sentiment. Il faut dire que M. Louis Masson, après avoir dirigé toutes les répétitions, était lui-même au pupitre. Citons, MM. de Trévi, Marrio et M. Romette, M^{mes} Marcelle Evrard, Andrée Moreau et Dolay.

— Sous les auspices de la Société Catulle Mendès, présidée par M. Robert de Flers, de l'Académie Française, trois matinées poétiques seront données au bénéfice de la Ligue du Lait les samedis 27 janvier, 10 et 24 février, au théâtre du Gymnase, mis généreusement à la disposition de la société par M. Henry Bernstein. La première séance sera consacrée aux lauréats des prix Catulle Mendès et Primice Mendès, MM. Philippe Chabaneix et Gabriel